

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX :

(PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re}. ANNÉE.]

Samedi, 9 Janvier 1841.

[No. 5.

SOMMAIRE.—Poésie:—L'Hiver.—Cric.—Le
singe et le gascon.—Le ventriloque.—Chan-
son du pauvre.—Le brume voyageur.—Varié-
tés.—Réflexions et Pensées.—Faits divers.

POÉSIE.

L'HIVER.

Qui me consolera quand les champs sont déserts,
Quand la nuit obscure et rapide
S'abaisse sur un sol humide,
Ou par torrents se répand dans les airs ?
Qui me consolera quand la feuille stérile
Cache un sentier froid et glissant ;
Quand le soleil sur la pâle prairie
Jette un rayon timide et languissant ?
Quand le soir est la nuit, quand nulle heure charmante
Ne la sépare plus du jour ;
Quand tout gémit sous la tourmente,
Qui me consolera ?... Ce sera ton amour !
Ton amour est un monde, où mon ame ravie
Retrouve, dans ces jours où les cieus sont voilés,
Tous les parfums de la terre exilés,
Toutes les fleurs qu'au printemps on envie.
Oui, dans ces jours de deuil où le cœur affligé
Contre son Créateur s'abandonne au murmure,
Et sous de tristes cieus languit découragé,
S'irritant du malheur que subit la nature ;
Comme aux jours du printemps tout à coup ranimé,
Et de mes plaintes désarmé,
Je lève un front plein d'espérance,
Et je me dis vainqueur de ma souffrance :
Oh ! ce monde est béni du Dieu qui l'a formé !
Elle vit, et je suis aimé !
Quand la nuit orageuse autour de nos demeures
Pousse les vents impétueux,
Quand ils emportent avec eux
Les sons lointains et dispersés des heures ;
Au milieu de ce vague effroi
Qu'apporte le bruit des tempêtes,
Quand meurent du foyer les flammes inquiètes,
Qu'il est doux de songer à toi !
Ta tendresse active et fidèle
Toute entière à moi se révèle !

Tous ses bienfaits me sont présents,
Et je souris dans la tourmente,
Car un dieu de ta voix aimante
Y mêle les tendres accents.
Alors s'efface la lumière,
Alors autour de ma paupière
Je sens le doux sommeil venir ;
Je lui cède et dans ma prière
Arrive encore ton souvenir !
C'en est fait, toute la nature
Semble pour moi s'évanouir ;
Tout se tait dans la nuit obscure,
Je ferme les yeux, et murmure
Un dernier mot pour te bénir.

ULRIC GUTTINGUER.



C R I C .

Avez-vous connu M. Nicard et son chien
Cric ? C'était un excellent homme que Nicard ;
d'un esprit agréable, d'un commerce sûr et facile.
Son chien ne le quittait jamais ; ou, si vous l'ai-
mez mieux, il ne quittait jamais son chien. Ceux
qui les avaient vus une fois ne pouvaient plus
les séparer dans leur pensée, tant le maître res-
semblait au chien et le chien au maître.

M. Nicard avait tout au plus cinq pieds de
haut, et Cric deux de longueur, depuis le bout du
museau jusqu'à l'extrémité de la queue qu'il re-
levait en trompette. Quant à sa hauteur, elle
dépendait de la saison et du ciseau du tondeur,
attendu que ses poils formaient au moins la moi-
tié de son individu. Il avait l'œil vif et ardent,
l'oreille mobile, la voix perçante. Il était hardi,
même un peu querelleur ; non pas qu'il eût
l'humeur brutale du *bulldog* qui saute à la gorge
de quiconque regarde son maître de travers :
Cric n'étranglait personne. Je doute aussi que,
malgré ses excellentes qualités, on eût trouvé en
lui le courage philanthropique du chien de Terre-
Neuve. Cric était dévoué à son maître, au-
tant que chien puisse l'être ; mais il est pro-
bable que si M. Nicard s'était laissé tomber dans
la rivière, il se serait contenté d'aboyer au se-
cours, comme font tant d'honnêtes gens qui se
lamentent sur le sort de leurs amis qui se noient,
et ne font pas un pas vers eux pour leur tendre la
main. Cric était tout simplement de la race des

barbets. Un chien rempli d'esprit et de cœur ; un vrai chien de Paris.

Je ne me propose pas de donner ici sa biographie, quoiqu'il fût aussi digne de cet honneur qu'une foule de grands personnages dont M. Michaud s'est fait le fossoyeur dans son grand dictionnaire. Je ne veux que raconter quelques traits de lui, qui me paraissent devoir intéresser les lecteurs. Ils exciteront leur surprise, peut-être même leur incrédulité ; mais j'en garantis la vérité dans les moindres détails.

C'était vers le printemps de la restauration. M. Nicard demeurait rue de Richelieu, en face celle de Ménars. Il était venu à Paris réclamer un modeste emploi qu'il devait à la munificence impériale, et qu'une rancune du gouvernement légitime lui avait fait perdre, bien injustement, je vous jure. Ma position me faisant espérer de pouvoir lui être utile, ce qui arriva en effet, j'allai le voir assez souvent. Ce fut ainsi que je fis la connaissance de Cric. Je gagnai bientôt son affection, non pas à cause des gâteaux que je lui apportais, mais en retour de l'attachement que je témoignais à son maître ; car Cric faisait peu d'amis, et cependant les gâteaux ne lui manquaient pas. Il venait me visiter plusieurs fois la semaine, rue Feydeau, tantôt comme ami, tantôt comme porteur d'un billet de son maître. Dans ce dernier cas, il se mettait en route, le billet dans la gueule, marchant vivement, sans prendre garde aux passans qui auraient pu lui enlever son message, ni aux mille sujets de distraction qui s'offraient à lui. Arrivé sous ma porte cochère, il s'arrêtait un moment devant la loge du portier pour demander si j'étais chez moi ; il montait ensuite mes quatre étages, posait son billet à terre, et aboyait jusqu'au moment où on venait lui ouvrir. Il aurait très certainement tiré la sonnette, s'il avait été de taille à cela.

Qu'on ne pense pas que Cric avait été dressé à ce manège. M. Nicard, qui l'avait recueilli par humanité, ne fit jamais rien pour l'instruire. Le hasard lui révéla l'intelligence extraordinaire de ce chien, et depuis ce moment il le livra toujours à lui-même. Voici comment cela se passa ; je le tiens des auteurs mêmes de cette scène que je vous raconterai avec toute la simplicité d'un historien moyen âge.

Pendant un des jours les plus chauds de l'été, à l'heure de la sieste, M. Nicard était étendu mollement sur un canapé, un roman à la main, sommeillant à demi. Mme Nicard, petite femme rondelette, aux manières vives et décidées, achevait de poser des fleurs sur un chapeau à demi-fané qu'elle espérait rajeunir ainsi. A cette époque on mettait les fleurs sur les chapeaux, maintenant on les place en dessous, et c'est fort bien fait, lorsque la figure qu'elles encadrent est fraîche et gracieuse. Ce sont alors autant de

corbeilles de fleurs. Mme Nicard était assise devant la fenêtre, tout entière à l'arrangement de ces fleurs dont elle paraissait peu satisfaite. En ce moment son maître lui dit, en lui montrant du doigt un mouchoir de poche posé sur une chaise à côté d'elle :

— Ninette, fais-moi le plaisir de me jeter mon mouchoir.

Mme Nicard n'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre. M. Nicard répéta sa demande dans les mêmes termes, de la voix la plus douce qu'il put trouver.

Même silence.

M. Nicard ouvrait la bouche pour la troisième fois et allait répéter, avec un peu d'impatience, sa phrase — Ninette fais-moi le plaisir... lorsque Ninette se tournant vers lui répondit, en tenant à deux mains son chapeau qu'elle balançait devant elle comme pour essayer s'il avait bonne grâce :

— J'entends fort bien, M. Nicard, vous demandez votre mouchoir.

— La chaleur et ce roman me font suer à grosses gouttes.

— C'est juste : il ne faudrait pour cela que me lever ; mais je suis si bien, et il t'en coûterait si peu ! tu n'as qu'à tendre la main.

— Et vous qu'à faire deux pas.

— Sais-tu bien, Mme Nicard, que si je te connaissais moins, je prendrais cela pour de la contrariété ?

— Vraiment ? répondit Mme Nicard en examinant toujours son chapeau qui, cette fois, paraissait la satisfaire ; mais par bonheur vous me connaissez.

Et elle chanta à demi-voix le refrain de la romance d'*Adolphe et Clara*, alors fort à la mode :

Ordonnez donc, et dans l'instant...

Je fais, monsieur, tout le contraire.

M. Nicard, un peu piqué, se leva sur son séant, et essayant son front sans mouchoir :

— Voilà, Mme Nicard, une chanson qui va fort bien à votre voix, à votre humeur, surtout. Il suffit que je dise *oui* pour que vous répondiez *non*.

— Pas toujours.

— Toujours.

— J'ai pourtant dit *oui* une fois dans ma vie.

— Que trop !

— Comment ! que trop ! Savez-vous bien que vous me dites là une impertinence ?

— Croyez-vous être plus aimable pour moi ? Lorsque je vous prie de me donner mon mouchoir.....

— Lorsque vous voyez que je suis occupé....

— Vous n'avez aucune complaisance.

— Vous êtes d'une exigence insupportable.

La querelle s'échauffait de plus en plus. M. Nicard criait, gesticulait avec force, sans bouger

de son canapé. Mme Nicard, rouge de colère, ripostait avec son chapeau ; enfin la scène conjugale était arrivée au plus haut degré d'irritation, lorsque, ô prodige ! Cric, qui jusque là était resté sur le parquet, entre les deux parties contendantes, le museau étendu pour mieux respirer la fraîcheur, se leva tout à coup, prit le mouchoir et le porta à M. Nicard.

A cette vue, les deux époux s'arrêtèrent avec surprise, et oublièrent leur querelle pour caresser à l'envi le chien conciliateur qui venait de leur donner une leçon de complaisance. Mme Nicard, à qui elle s'adressait directement, en devint meilleure, à ce qu'assurait son mari. Depuis ce moment aussi, Cric redoubla d'esprit et de pénétration ; c'était chaque jour une surprise nouvelle. Il comprenait tout ce qu'on disait, c'était presque un domestique. Ainsi, à table, il apportait sa serviette à chaque convive qu'on lui nommait. Lorsque c'était quelqu'un qu'il voyait pour la première-fois, on lui disait également son nom, alors il faisait le tour de la table, passait devant ceux qu'il connaissait et s'arrêtait devant l'étranger, certain que ce devait être celui qu'on lui avait désigné, puisque son nom n'appartenait à aucun des convives habituels.

Les amis de la maison, lui avaient appris une foule de gentillesques que M. Nicard lui faisait répéter devant le monde, à sa grande satisfaction, car il était fier de son chien, mais au grand déplaisir du pauvre Cric, qui, fatigué de ces exercices continuels, ne manquait jamais de se cacher lorsqu'il voyait arriver quelque figure nouvelle. Ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'on le faisait sortir de l'asile où il s'était réfugié contre l'indiscrétion des curieux. Il recevait avec la plus complète indifférence les éloges dont on l'accablait. Les méprisait-il en chien philosophe, ou les trouvait-il payés trop chèrement par la servitude qu'ils lui imposaient ? C'est ce que je ne saurais dire. Mais si l'admiration des étrangers le touchait peu, il se multipliait pour plaire à son maître : il lui servait de commissionnaire, portant ses lettres en ville, et faisant même de petits achats dont on s'amusa à le charger. Il lui arriva à ce sujet une aventure assez singulière que je vais me donner le plaisir de vous conter.

M. Nicard était grand priseur de tabac. Il était surtout fort difficile et pour l'avoir plus frais, à ce qu'il disait, il s'approvisionnait tous les matins chez un marchand fort en crédit à cette époque, dont le bureau donnait sur le boulevard des Italiens. Cric était chargé de cet office. Pour cela, M. Nicard mettait trois sous dans une tabatière vide, que Cric portait chez le marchand. Celui-ci ouvrait la tabatière, la remplissait de tabac, en échange de la monnaie qu'elle contenait, et rendait la boîte à Cric, qui la rapportait au logis, fier et la tête haute comme un messager d'état.

Les choses se passaient ainsi depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin on vit revenir Cric l'oreille basse et traînant la queue. Au lieu de remettre la tabatière à son maître, comme il en avait l'habitude, il la déposa sur une chaise et se retira, l'air confus, vers un des coins de l'appartement. M. Nicard prit la tabatière, et fut très surpris de n'y trouver ni tabac, ni argent. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Aurait-on volé Cric, ou le marchand aurait-il fait la mauvaise plaisanterie de le renvoyer la tabatière vide ? Dans le premier cas, on aurait gardé la tabatière ; quant à la seconde supposition, elle était peu vraisemblable. M. Nicard interrogea vainement le malheureux Cric. Celui-ci comprenait, sans nul doute, les questions de son maître ; mais le maître n'avait pas assez de pénétration pour deviner ses réponses, ou plutôt, puisqu'il faut le dire, Cric ne répondait pas. Tout décelait en lui un coupable qui se tait dans l'impuissance de se justifier. Cependant, le lendemain et pendant plusieurs jours de suite, Cric remplît sans encombre son message ordinaire. Tout cela était oublié : mais la tabatière revint vide une seconde fois. Cric ne se contenta pas ce jour-là de baisser la tête en signe de confusion, il alla se coucher tout tremblant sous un fauteuil, comme un criminel qui se sent en état de récidive.

On ne peut peindre le trouble, l'inquiétude du bon M. Nicard. Sa femme, ses voisins, ses amis, j'étais de ce nombre, furent appelés. On tint conseil, et, à la grande douleur de M. Nicard, les plus graves soupçons s'élevèrent sur la fidélité de Cric. Mme Nicard, lorsqu'elle sortait avec lui, était dans l'usage de lui acheter des gâteaux. Cric recevait de sa main une ou plusieurs pièces de monnaie, qu'il passait à la marchande, en ayant bien soin de se faire donner autant de gâteaux qu'il lui avait remis de sous. Quelquefois la marchande s'amusa à le tromper. Cric réclamait alors et attendait patiemment, mais lorsqu'il voyait que la plaisanterie se prolongeait un peu trop, il sautait sur la boutique et se servait lui-même, prenant ce qui lui revenait, ni plus ni moins. Cette circonstance, jointe à la disparition de la monnaie dans la tabatière, fit penser, non sans quelque raison, que Cric avait fait des gâteaux du tabac de M. Nicard. Il était présumable aussi que la marchande était sa complice ; car, comment croire que Cric pût ouvrir et refermer une tabatière ? La nature n'a donné qu'à l'homme l'adresse des mains, et bien lui en prend ; sans cela, je ne sais pas trop si M. Nicard n'aurait pas fini par aller chercher le tabac de son chien.

Quoi qu'il en soit, il fut décidé qu'on surveillerait les pas de Cric, et que si le délit était prouvé, il serait puni dans toute la rigueur de la parole de l'Ecclésiaste :

“ *Qui bene amat bene castigat.*
“ *Qui aime bien châtie bien.* ”

Mais que les lecteurs se rassurent. Cric n'était pas coupable, et dès le soir même il se justifia, en ma présence, avec un bonheur qui n'est pas toujours donné à l'innocence.

Nous nous promenions, M. Nicard, sa femme, Cric et moi, sur le boulevard des Italiens, près du bureau de tabac dont j'ai déjà parlé. De petits décroisseurs jouaient sur le trottoir au jeu de bouchon, que vous connaissez tous. L'un d'eux, le corps en avant, un sou dans la main droite, visait au bouchon chargé de plusieurs pièces de monnaie ; tout à coup Cric s'élança, s'empara des sous et les porta à M. Nicard. Grande fut notre surprise, grande aussi fut la rumeur. . . Les petits polissons coururent après le chien, que M. Nicard avait peine à défendre avec sa canne : déjà les curieux nous entouraient, étouffés de ce vol au chien dont Vidocq n'a pas encore parlé, lorsqu'un commissionnaire du coin du boulevard fendit la presse, et, saisissant rudement par l'oreille un des petits décroisseurs :

— C'est bien fait, gamin, lui dit-il, ça t'apprendra à voler ce chien. Il n'a fait que reprendre son bien. Tu es bien heureux que les chiens n'aient pas de commissaire de police ; sans cela, j'aurais le plaisir d'aller te voir à la correctionnelle sur une sellette qu'est plus propre que la tienne.

En effet, d'après ce que nous dit le commissionnaire, Cric s'était amusé à jouer avec les petits polissons, qui le connaissaient pour le voir passer tous les matins avec sa tabatière, et deux fois ils lui avaient pris son argent. Cric venait de profiter de l'occasion pour restituer à son maître ce qu'il lui avait fait perdre.

Je n'ai cité jusqu'ici que des traits d'intelligence ; en voici un qui va plus loin et que je ne me rappelle jamais sans émotion.

On avait annoncé une course de chevaux. M. Nicard, qui avait beaucoup de tems à perdre, comme tous les solliciteurs, s'arma de son parapluie, et, accompagné du fidèle Cric qu'il tenait en lesse, il se rendit au Champ-de-Mars, où il arriva deux bonnes heures avant celle des courses. Il avait été assez heureux pour se procurer un billet d'enceinte ; mais son désappointement avait été grand lorsqu'on lui fit observer que les chiens n'entraient pas. Il se voyait ainsi dans la dure nécessité de retourner au logis ou de rester dans la foule, ce que l'exiguïté de sa taille et la crainte de faire écraser son chien lui faisaient également redouter. Il rêvait tristement à cette contrariété lorsqu'un petit garçon à figure réjouie lui offrit obligeamment de garder son chien ; il viendrait le reprendre après les courses. M. Nicard ne se séparait pas volontiers de Cric ; mais il était curieux, et le spectacle dont il espérait jouir était tout nouveau pour lui. Après quelques momens d'hésitation, la curiosité l'emporta ; il remit au petit garçon la chaîne de Cric on lui recomman-

dant de veiller sur lui, et, après être convenu du lieu où il l'attendrait, et lui avoir promis une généreuse récompense, il entra résolument dans l'enceinte, mais non toutefois sans jeter un regard sur Cric qui faisait entendre des cris plaintifs en le voyant s'éloigner.

Les courses finies, M. Nicard revint en toute hâte à l'endroit convenu ; il n'y trouva ni le petit bonhomme ni son chien. Il regarda avec inquiétude autour de lui, appela Cric de toutes ses forces ; mais Cric ne répondit pas ; personne n'en avait entendu parler. M. Nicard était hors de lui. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi sans qu'il pût se résoudre à quitter la place où il espérait toujours voir revenir son chien, ni se faire à l'idée qu'il l'avait perdu. Enfin six heures sonnèrent, et M. Nicard resta seul dans la vaste enceinte, muet de douleur, et se disant avec désespoir : on a volé Cric ! Cric est perdu !

Il fallut cependant retourner à la maison, où depuis deux heures Mme Nicard l'attendait pour dîner. Je ne peindrai pas la scène de douleur, de reproches, de colère qui suivit l'annonce de la perte de Cric. Jamais toit conjugal ne fut ébranlé par une aussi violente tempête. M. Nicard atterré, confondu, se laissait accabler, incapable qu'il était de répondre, ou de trouver un mot d'excuse. Lorsque l'orage se fut un peu calmé, on pensa à ce qu'il y avait à faire et il fut convenu qu'on ferait annoncer la perte de Cric dans tous les journaux avec la promesse d'une récompense de 300 fr., somme exorbitante, dans la position de fortune où se trouvait le ménage ; mais l'annonce de ce sacrifice fut inutile, ainsi que toutes les autres démarches de M. Nicard et de ses amis, car il était impossible de ne pas s'intéresser à une perte aussi vivement sentie.

Trois longs jours se passèrent ainsi ; tout espoir paraissait perdu, lorsque me trouvant chez M. Nicard à une fenêtre où je causais tristement avec lui du pauvre Cric, sujet ordinaire de nos conversations, je le vis se pencher tout à coup vers un des côtés de la rue.

— Ah ! mon Dieu ! me dit-il. Serait-il possible ? Je le vois.

— Qui ?

— Cric ; là bas. Il vient de ce côté. Il nous a vus. Mon pauvre chien ! dans quel état il est !

En effet, j'aperçus de loin un chien qui venait à nous traînant un bout de corde, haletant, crotté jusqu'à l'échine. Il avait fallu l'œil de son maître pour le reconnaître. Tandis que je l'examinais, incertain encore si c'était bien lui, M. Nicard s'était précipité dans l'escalier, accompagné de sa femme qui était accourue à ses exclamations. Je les suivis. M. Nicard était déjà sous la porte cochère, sa femme à quelques pas en arrière, quand Cric arriva. Il passa devant lui sans le regarder, s'élança vers sa maîtresse, qu'il dévora

de caresses et se laissa tomber à ses pieds, épuisé de fatigue. Lorsqu'il fut revenu à lui, ce furent de nouveaux transports ; il poussait des cris de joie et des gémissements qu'aucune parole humaine ne peut rendre ; mais toutes les fois que M. Nicard s'approchait de lui, il se reculait en grognant. Il voulut le prendre dans ses bras ; Cric aboya avec colère, lui échappa et monta rapidement l'escalier pour aller se réfugier dans sa niche.

M. Nicard était confondu désespéré. Il était évident que la colère de Cric venait de son abandon. Il lui en voulait de l'avoir, pour un motif frivole, confié à des mains mercenaires auxquelles il venait probablement d'échapper avec peine, car on n'a jamais connu le détail de ses aventures. On pouvait juger seulement à sa maigreur, à son extrême faiblesse, qu'il avait beaucoup souffert ; et ces tourmens, il les devait à l'indifférence de son maître ; qui sait même s'il ne l'accusait pas d'avoir voulu se défaire de lui. C'était là ce qui pesait le plus sur le cœur de M. Nicard. Il avait supporté avec résignation les reproches de sa femme, qui certes ne les lui avait pas épargnés ; mais se voir condamné, repoussé par son chien, c'était une douleur qu'il ne pouvait supporter. Il n'est pas d'efforts qu'il ne fit pour se réconcilier avec lui ; pendant plusieurs jours Cric fut inexorable. Il fallut que Mme Nicard elle-même intercédât près de lui ; mais aussi, lorsque son ressentiment fût apaisé, son affection long-temps comprimée se réveilla avec plus de force que jamais. Il semblait se reprocher sa colère et vouloir faire oublier à son maître, ivre de joie, la peine qu'il lui avait causée. Deux amans, après une réconciliation péniblement achetée, ne jouissent pas avec plus d'ivresse de leur bonheur. Hélas ! celui-ci devait être de courte durée.

Peu de tems après, Cric fut atteint d'une affreuse maladie. Il avait le cou rongé par un ulcère. Rien ne fut épargné pour en arrêter les progrès ; mais tous les secours de l'art furent inutiles. Cric était condamné à mourir après d'horribles souffrances. Elles devinrent telles, qu'il était impossible d'habiter sous le même toit que lui. M. Nicard était au désespoir ; car une séparation prompte et cruelle était inévitable. Il s'y décida après de violens combats ; mais sa femme s'y refusa obstinément. Il fallut profiter d'un voyage de quelques jours qu'elle fit à la campagne. . . . Comment achever ce qui me reste à dire ? Le fatal sacrifice fut ordonné. Le portier s'en chargea. Nous le suivimes de loin, comme des amis qui accompagnent le convoi d'un ami. Nous le vîmes, sur le bord de la rivière, attacher une pierre au cou du malheureux Cric, et le lancer ensuite !

Un cri nous échappa ; mais cette angoisse ne fut pas la dernière. Un moment après, Cric reparut

sur l'eau : la pierre s'était détachée. Il regagna le rivage en nageant avec peine et revint près du portier dont il lécha les mains, pour implorer sans doute sa pitié. Je l'ai vu ! . . . et mes yeux se remplissent de larmes en traçant ces lignes. M. Nicard ne put y tenir ; il s'avança rapidement en faisant un signe de la main qui voulait dire ; Grâce ! Je le retins : il le fallait. Le portier attachait une seconde pierre, et, cette fois, tout fut fini !

Mme Nicard ignore toujours la triste fin du malheureux Cric. Si vous la rencontrez jamais ne lui en parlez point ; elle ne pardonnerait pas à son mari cet affreux courage que lui-même se rapprocha plus d'une fois et le pauvre Cric ne serait plus là pour remettre la paix dans le ménage.

JUSTIN-GENSOUL.



LE SINGE ET LE GASCON.

Le héros de notre histoire vivait autrefois à Bordeaux ; et s'y rendit tellement fameux par son habileté à jouer aux échecs, qu'on ne le désignait plus que sous le nom de *chevalier de l'Échiquier*. Il ne connaissait pas de rival dans toute la Gascogne, et les plus illustres dans ce jeu tenaient à grand honneur de lui avoir disputé un succès, ou d'avoir obtenu un de ses éloges. Toutes ses décisions passaient pour des oracles, et il ne rentrait pas un pion sans arracher des cris d'admiration à toute la galerie.

Un jour, certain cavalier espagnol qui passait par Bordeaux, entendit parler de la grande réputation du chevalier. Il fut curieux d'en juger par lui-même. Après avoir assisté à une de ses parties : " Je m'aperçois, dit-il " au joueur gascon, que la renommée n'a point exagéré " votre gloire, et je vous crois de force à jouer avec don Ga- " briel de Roquas. — Comment, répondit l'Espagnol, l'i- " gnorez-vous ? C'est le plus savant joueur de toute l'Es- " pagne. Il habite Cordoue, et chaque jour voit arriver " chez lui ce que les Espagnes ont de plus renommé dans " ce jeu. Mais tous ses adversaires retournent chez eux " sans avoir pu le vaincre, et confessent unanimement " qu'il n'est point de joueur au monde égal à don Gabriel " de Roquas. — Vous m'inspirez le désir de le connaître, " et quoi qu'en disent vos cavaliers, je crois que je sou- " tiendrai près de lui l'honneur de la Garonne. "

Depuis cette conversation, le chevalier de l'Échiquier ne connut plus de repos ni de bonheur. L'idée qu'il avait d'un rival, et peut-être un maître, empoisonnait tous ses triomphes ; et les lauriers du Miltiade cordouan ne laissaient point dormir ce nouveau Thémistocle. Enfin, il résolut de sortir de cette incertitude. Un beau jour il se mit en route et se rend à Cordoue. Arrivé dans cette ville, il demanda la demeure de don Gabriel de Roquas ; on la lui indiqua. Il trouva ce grand homme occupé gravement à jouer une partie d'échecs avec son singe. " Seigneur, lui " dit le gentilhomme français, je viens, attiré par votre " renommée, voir si je peux mériter l'honneur de faire " votre partie. Je jouis de quelque estime à Bordeaux, " et j'ose même dire qu'il n'y a pas de joueur dans cette " ville qui puisse me le disputer. — Allons, seigneur, lui " répondit le noble cavalier en souriant, asseyez-vous là. " Je vais tâcher de mériter la faveur que vous voulez bien " me faire. "

Nos deux champions se placèrent aussitôt devant l'échiquier et commencèrent leur partie ; mais à peine avaient-ils joué cinq ou six coups que don Gabriel se leva brusquement, en disant au Français : " Seigneur, il est " inutile de continuer ; vous ne pouvez pas jouer avec " moi ; vous êtes tout au plus de force à jouer avec mon " singe. — Comment, répondit le gentilhomme gascon, " prétendez-vous m'insulter ? — Nullement, répondit l'Es- " pagnol. Mon singe possède à fond le jeu des échecs ;

« et, certes, vous ne devez pas vous trouver humilié de ce que je vous place tous deux sur la même ligne. Je vous avouerai même que je parierais pour lui. Puisque vous le voulez absolument, répondit le Français, je consens à votre proposition, ne fût-ce que pour la rareté du fait : je veux voir si cet animal pourra me disputer la victoire. »

Le singe s'assit donc à la place de don Gabriel, et continuant la partie que ce seigneur avait commencée, il fit son adversaire échec et mat en moins de dix coups. Dans le premier mouvement de son dépit, le Gascon sauta sur le singe, et d'un coup de poing le jeta au milieu de la chambre. L'Espagnol lui adressa de vifs reproches sur sa brutalité. Notre homme convint de ses torts et demanda sa revanche. « Je ne sais, répondit don Gabriel, si mon singe voudra maintenant faire une autre partie avec vous. Vous l'avez si maltraité, que j'aurai de la peine à l'y faire consentir. » L'Espagnol parvint cependant à le ramener devant l'échiquier à force de prières, et en lui donnant l'assurance qu'il n'aurait plus rien à craindre. Le singe recommença à jouer, mais d'un air de défiance et en tremblant. Enfin, après avoir joué quelques coups peu décisifs, il avance un pion, et, s'échappant aussitôt, grimpe sur une armoire. Le Gascon ne pouvait concevoir la cause de cette brusque fuite. « Ne voyez-vous pas, lui dit alors don Gabriel, qu'il ne vous reste plus que deux coups à jouer, et qu'après cela mon singe vous fait échec et mat ? Ne trouvez pas étonnant qu'il ait redouté les suites de sa victoire. »

Notre gentilhomme, trouvant inutile de prolonger davantage son séjour à Cordoue, reprit tristement la route de la Garonne ; et, lorsqu'à son arrivée on lui demanda s'il avait réussi à gagner don Gabriel de Roques : « Hélas ! répondit-il, je n'ai pu même gagner son singe. »

Le Comte A. L.



LE VENTRILOQUE.

NOUVELLE.

Le village de Hopfield est par excellence le séjour du commérage et de la médisance ; là chaque bouche est une trompette, chaque habitant est un écho ; chuchotez le matin un secret à un bout de la paroisse, et le soir vous l'entendez répéter partout ; l'amitié même est indiscret, et les amis ressemblent à des verres fêlés qui ne peuvent rien retenir.

Si vous voulez obtenir quelque complaisance de votre voisin, n'allez pas non plus demeurer à Hopfield, car là personne n'a un instant à perdre pour les autres ; mais que par hasard une voiture ou un cheval traverse la place, qu'une voix crie *balais à vendre*, et vous verrez chacun abandonner son travail et courir à sa porte ; car l'on est aussi curieux que médisant à Hopfield, et l'on y est aussi économe de son temps, que lorsqu'il s'agit de rendre service.

Par une chaude soirée d'automne, Peggy Mulliers, qui raccommodeait, sur le seuil de sa cabane, une paire de bas, les jeta tout-à-coup de côté et s'avança vers le milieu de la rue pour voir où son voisin, Zoé Willis, courait si vite. Or, elle aperçut bientôt une grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui vinrent de l'autre bout du village, et au milieu un ours noir qui marchait nonchalamment conduit par un bateleur. Celui-ci portait une grande redingote blanche dans laquelle il eût pu se renfermer deux fois ; un gilet trop court, en divorce avec son pantalon, et qui laissait passer une chemise vieille en lambeaux ; des bottes à revers auxquelles il ne manquait que la semelle, et un chapeau gris depuis long-temps veuf de sa bordure. Un jeune garçon en blanc et à l'air affamé marchait à sa tête, soufflant dans un grand flageolet, et battant si vigoureusement sur un tambourin, que, seulement à l'entendre, tous les pieds battaient la mesure.

Arrivé devant le *Lion-Rouge*, seule auberge du village, le bateleur s'arrêta ; il fit faire le cercle autour de lui, ordonna à Bruin, son ours, de se mettre debout ; puis,

brandissant son bâton sur la tête de l'animal, il commença à danser avec lui, faisant des passes et prenant des poses que Bruin imitait de la manière la plus pittoresque. On pense si les habitants de Hopfield étaient heureux, et si la foule riait de bon cœur.

Un ventriloque de joyeuse humeur, qui se trouvait alors au *Lion-Rouge*, regardait par une fenêtre ce spectacle bouffon. Arrivé depuis le matin, il avait déjà été à même de reconnaître la crédulité et l'ignorance des habitants de Hopfield ; l'idée lui vint en conséquence de se servir de son adresse pour s'amuser à leurs dépens.

Il descendit parmi les spectateurs, et profitant d'un moment où le flageolet et le tambourin se taisaient, il s'approcha du bateleur.

— Votre ours parle sans doute ? lui dit-il sérieusement. Le bateleur le regarda finement, haussa les épaules, et répondit avec brusquerie :

— Ma foi, interrogez-le et vous le saurez.

C'est ce que le ventriloque attendait. Il fit un pas vers Bruin, mit ses deux mains dans ses goussets, comme un homme qui se prépare à faire le plaisant, et dit à l'ours, d'une voix goguenarde :

— Tu danses comme un sujet de l'Opéra, et je t'en fais mon compliment. De quel pays es-tu, mon gentleman ?

Une voix qui semblait sortir de la gueule de l'ours répondit :

— Des Alpes, en Suisse.

Nous n'essaierons point de dépeindre le saisissement de la foule ; chacun resta frappé d'étonnement et d'effroi ; mais la stupeur du bateleur était à peindre au milieu de toutes ces figures consternées. Il ouvrit ses grands yeux hébétés, ouvrit sa grande bouche vide de dents, et demeura aussi immobile que si ses pieds eussent pris racine.

Le ventriloque se détourna vers lui :

— Votre ours parle fort bien l'anglais, dit-il, et c'est à peine s'il lui reste un peu d'accent helvétique.

Puis s'adressant de nouveau à Bruin :

— Tu as l'air triste ? observa-t-il avec intérêt.

— Les brouillards de l'Angleterre m'ont donné le spleen, répliqua l'animal.

Ici la foule commença à s'éloigner de quelques pas.

Le ventriloque continua :

— Y a-t-il long-temps que tu appartiens à ton maître ?

— Assez long-temps pour que j'en sois ennuyé.

— Est-ce qu'il n'est point bon avec toi, Bruin ?

— Oui ! bon comme un forgeron avec son enclume.

— Et que veux-tu faire pour te venger ?

— Un de ces matins je le mangerai comme une rave à mon déjeuner.

A ces mots, la foule effrayée, laissant un large espace entre elle et l'ours. Le bateleur éperdu voulut tirer à lui la chaîne de Bruin ; mais l'animal ennuyé fit entendre un sourd grognement. Le ventriloque n'en attendit pas davantage ; il enfouça son chapeau, tourna sur lui-même, et prit sa course vers l'auberge ; la foule épouvantée l'imita, et se dispersa de tous côtés en courant comme si elle eût eu l'ours à ses trousses.

Le ventriloque, arrivé au *Lion-Rouge*, regarda en riant les fuyards se perdre dans les différentes rues du village, tandis que la cause de tout ce désordre, Bruin, tranquillement assis sur son derrière, semblait jeter un regard insouciant et philosophique sur toutes ces terreurs qui s'agitaient autour de lui.

Le soir même, le ventriloque, se trouvant à la porte de l'auberge, où beaucoup d'habitants s'étaient réunis, entendit causer de l'aventure du matin avec force amplifications et commentaires ; il pensa que la plaisanterie avait été poussée assez loin, et expliqua en riant comment la chose s'était passée. On l'écouta d'abord avec curiosité ; mais lorsqu'il eut fini, les anciens secouèrent la tête d'un air incrédule.

— Ceci est bon à faire croire à des enfants, murmura la vieille grand'mère Grissy, mais non à ceux qui ont de l'expérience. Ce n'est point la première fois que des animaux parlent, comme on peut le voir dans la Bible à propos de

Pâne de Baal. Du reste, Palmanach avait prédit cet événement en annonçant que vers la mi-août trois jours avant, ou trois jours après celui-ci, il se passerait dans le monde quelque chose de merveilleux.

Le ventrilique insista, et voulut donner la preuve de ce qu'il avançait ; mais la foule s'éloigna avec défiance, persuadée qu'il voulait la tromper.

L'aubergiste, qui avait tout observé d'un œil rusé et avec un sourire narquois, s'approcha alors du mystificateur déconcerté, et lui dit :

— Milord ne devrait point s'étonner de ce qui arrive ; les contes sont toujours mieux accueillis de la foule que les réalités. Sa seigneurie a voulu plaisanter des rustres, et ceux-ci ont pris la plaisanterie au sérieux ; toutes les paroles ne pourront maintenant persuader les habitans de Hopfield que l'ours Bruin n'a point parlé. Si milord voulait me permettre une réflexion, je lui dirais que ceci prouve une chose : c'est que le plus souvent il ne dépend plus de celui qui a répanlu dans le public une opinion absurde ou dangereuse de la détruire, même en faisant connaître la vérité.

CHANSON D'UN PAUVRE,

PAR UHLAND.

Je suis un pauvre homme, et vais tout seul par les chemins. Plût à Dieu que je fusse encore une fois franchement de joyeuse humeur !

Dans la maison de mes parens, j'étais un gai compère ; les soucis amers sont devenus mon partage depuis qu'on les a portés en terre.

Je vois fleurir le jardin des riches, je vois la moisson dorée. Mon sentier, à moi, est stérile ; c'est celui où l'inquiétude et la peine ont passé,

Je traverse en rongeanl mon mal la troupe joyeuse des hommes ; je souhaite à chacun le bonjour de toute l'ardeur de mon âme.

O Dieu tout puissant ! tu ne m'as pas cependant laissé tout-à-fait sans joie ; une douce consolation se répand pour tous du firmament sur la terre.

Dans chaque petit bourg ton église sainte s'élève ; tes orgues et les chants des chœurs retentissent pour chaque oreille.

Puis le soleil, la lune et les étoiles m'éclairent avec tant d'amour ! Et quand tinte la cloche du soir, alors, Seigneur, je cause avec toi.

Un jour, pour tous les bons s'ouvrira la vaste salle de béatitude ; alors je viendrai en habit de fête m'asseoir au festin.

LE BRAME VOYAGEUR.

Veux-tu manger du pain, ne reste pas couché sur le son.

Un homme peut passer pour sage lorsqu'il cherche la sagesse ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot.

L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte, et qui fait rire de celui qui la mène.

O toi qui peux jouir d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir ! O toi qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre ! O toi qui es opulent, songe à celui que la misère accable !

La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.

La libéralité du pauvre est la meilleure.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce que l'on ne sait pas.

Le paresseux dit : Je n'ai pas la force.

On guérit de coups de couteau, on ne guérit pas de coups de langue.

C'est à force de se tromper que l'homme devient habile.

La mort est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes.

Trois, s'aidant l'un l'autre, portent le fardeau de six.

D'heure en heure, Dieu améliore.

Pour avoir vie heureuse, il faut art, ordre et mesure.

Quand tu pourras travailler, fais-le toujours, lors même qu'on ne te donnerait pas ce que tu mérites.

Laisse le bon pour le meilleur, mais ne lâche point la proie pour l'ombre.

Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide.

Le paresseux voudrait bien manger l'amande, mais il craint jusqu'à la peine de casser le noyau.

A navire brisé tout vent est contraire.

La main fermée ne prend jamais de mouches.

Veux-tu bien te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

Les robes des avocats sont doublées de l'entêtement des plaideurs.

VARIÉTÉS.

Après la mort d'Abel, Adam, accablé de douleur, se tenait assis, les yeux vaguement fixés sur la terre. Un ange pour le consoler par la pensée que la perte de ce fils serait amplement réparée, fit apparaître devant lui au loin un million d'hommes.—Voilà votre postérité, dit-il au père du genre humain.—Quoi ! tous ces hommes ! s'écria Adam. Mais s'aimeront-ils les uns les autres ?—Ils se diviseront et se feront la guerre, dit l'ange avec un soupir.—Alors vous ne m'avez montré que des Cain, reprit douloureusement le premier homme ; laissez-moi pleurer Abel.

Un rustre épilouquant sur la langue.—Où vas-tu, bonhomme ?—Tout devant moi.—Mais je te demande où va le chemin que tu suis.—Il ne va pas, il ne bouge.—Pauvre rustre ! ce n'est pas cela que je veux savoir ; je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui.—Nanain dà, je le trouverai tout fait.

CYRANO BERGERAC, le Pédant joué.

RÉFLEXIONS ET PENSÉES.

SUR LA FIDÉLITÉ DANS LES PETITES CHOSSES.—Saint François de Sales dit qu'il en est des grandes vertus et des petites fidélités comme du sel et du sucre. Le sucre a un goût plus exquis ; mais il n'est pas d'un si fréquent usage ; au contraire, le sel entre dans tous les aliments nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares. L'occasion n'en vient guère. Quand elle se présente, on y est préparé par tout ce qui précède, on s'y excite par la grandeur du sacrifice, on y est soutenu, ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres, ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues ; elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse aux

prises avec notre orgueil, notre paresse, notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin : elles vont à rompre notre volonté en tout, et à ne nous laisser aucune réserve. Si on veut y être fidèle, la nature n'a jamais le temps de respirer, et il faut qu'elle meure à toutes ses inclinations. On aimerait cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, quoique violents et douloureux, à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts et ses habitudes dans ses petits détails. — Toutes les choses qui sont grandes, ne le sont que par l'assemblage des petites, qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre, s'enrichira bientôt. — FÉNÉLON.

La morale, présentée par pensées détachées, a plus d'énergie. — Sénèque.

On ne sait jamais au juste le nombre de ses ennemis : on a bientôt calculé celui de ses amis. — Galiani.

La calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit que la justification. — Le gr. Frédéric.

Il n'y a point d'esprit, là où il n'y a pas de raison. — Forster.

Là où il n'y a pas de justice, je ne vois qu'un repaire et non pas une patrie. — Lemonley.

Pour vivre en homme, il faut espérer peu et ne désespérer de rien. — Lamotte — Levayer.

Il faut que la jeunesse achète son expérience. — Miss Wright.

L'oisiveté est la mère du besoin et de la peine, mais le travail dirigé par la vertu, engendre le plaisir. — (Morale.)

L'instant actuel est le plus précieux. — Franklin.

Les grands travaux s'exécutent, non par la force, mais par la persévérance. — Johnson.

QUÉBEC :

SAMEDI, 9 JANVIER 1841.

Nous avons signalé dans un précédent numéro l'existence d'une société littéraire formée par de jeunes canadiens désireux de s'instruire mutuellement. La nouvelle association ayant été agréée à l'Institut des Artisans ne forme pas par conséquent une société distincte et se régissant par elle-même. Elle a sans doute prévu quels grands avantages lui résulteraient de l'usage de l'intéressante bibliothèque que l'Institut met à la disposition de ses membres parmi lesquels se trouvent des hommes distingués par leur savoir. Elle assure de même son existence en s'identifiant avec une institution déjà recommandée par le patronage du gouvernement et celui du public. En offrant notre tribut d'encouragement aux efforts des nos jeunes concitoyens, nous nous estimons heureux de pouvoir contribuer aux progrès de leur œuvre, et nous le sommes véritablement de constater parmi eux cette émulation louable, cet élan unanime qui les porte à s'avancer dans le domaine des sciences et de l'industrie. Le pays ne compte pas en vain sur la génération actuelle. Malgré les difficultés de notre position et les entraves d'une politique adverse, nous avons vu depuis trois ans les BARTHE et une foule d'autres que nous n'osons nommer, s'efforcer de répandre les lumières et travailler de tout leur

pouvoir à la régénération morale de leur compatriotes. Si nous augurons favorablement de tels efforts, c'est qu'étant soutenus par l'énergie et continués sous les auspices du talent, ils ne peuvent manquer de fructifier tôt ou tard.

FAITS DIVERS.

INONDATION A MONTREAL. — Une lettre de Montréal, du 4 janvier, dit que l'eau s'était élevée de 17 pieds au-dessus de son niveau d'été, inondant la moitié de la ville et y causant de grands dommages ; que toute la rue des Commissaires, les rues McGill et Saint-Paul, la partie antérieure des faubourgs Sainte-Anne et des Récollets, étaient sous l'eau ; et qu'il avait péri quelques personnes le matin de ce jour-là. La lettre ajoute que le froid excessif de la nuit précédente avait fait retirer l'eau de deux pieds. — *Gazette de Québec.*

La naissance de la princesse royale a été célébrée à Montréal lundi dernier par une revue militaire et une salve d'artillerie. Il s'est tenu le même jour sous la présidence du maire, une assemblée publique où l'on a voté des adresses de félicitations à la Reine et à S. A. R. le prince Albert. "L'assemblée" (dit le *Herald*) "n'était pas aussi nombreuse que nous l'avions espéré, et nous avons été très-fâché de voir qu'il n'y avait pas plus d'une douzaine de canadiens français présents." — *Id.*

Une autre assemblée, selon le rapport du *Canadien*, fut aussi convoquée pour le même objet, hier, dans l'ancienne Chambre d'Assemblée. Les mêmes adresses de félicitations furent votées. Il y avait peu de monde.

Les bruits qui circulent depuis quelques jours au sujet du départ prochain de lord Sydenham, et de son remplacement par sir James Stuart dans les fonctions de gouverneur, n'ont probablement pas d'autre fondement que le paragraphe qui suit du *Toronto Globe*, journal d'opposition :

"Le gouverneur-général repasse en Angleterre aussitôt l'union proclamée. Il aura pour successeur un baronet, et dans le cas où lord John Russell serait élevé à la pairie ou résignerait, M le baron de Toronto lui succèdera comme ministre des colonies." — *Id.*

— Il y a eu, en Irlande, dans l'année expirant le 10 octobre dernier, un déficit de trois millions et demi de galons dans la distillation des spiritueux, comparée à celle de l'année précédente. Il en résulte pour le fisc une perte de £466,000.

Livres, Papeterie, Gravures, &c.

UNE collection nombreuse d'ouvrages sur la religion, la littérature, l'histoire, sciences, voyages, &c. est actuellement en vente au magasin de cette imprimerie.

AUSSI : — Papeterie, crayons, plumes, encre, enciers, canifs, ardoises, Gravures, &c. &c.

Un catalogue de ces ouvrages imprimé sur couvert joint à ce journal, sera fourni sous peu de jours.

ON demande à cette imprimerie un jeune homme honnête et vigilant pour colporter le journal et autres papiers.

CONDITIONS. — Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de port non compris), payables 7½% au bout de chaque mois.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORME,
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.